

JOURNAL POUR TOUS.

“ La lecture est le premier des plaisirs. ”

Vol. 1.

OTTAWA, 27 MARS, 1879.

No. 31.

MOUSSELINE.

HISTOIRE DE LA BASTILLE.

—

Vous ne connaissez pas Mousseline, chères lectrices, et ce nom romanesque excite peut être votre légitime curiosité. Votre imagination se retrace déjà quelque fée légère comme un fil de la Vierge, traversant l'espace sur un nuage bleu, ou se balançant mollement sur les branches flexibles et élégantes des palmiers en fleurs.

Il n'en est rien : Mousseline est une créature mortelle, sujette comme nous toutes, lectrices, aux lois de la destruction, aux ravages du temps. C'est une infatigable ouvrière, industrielle comme une Bretonne, prudente comme une Gasconne, soigneuse comme une Flamande... faisant toute sa toile elle-même de façon à rendre les tisserands jaloux.

Dire que Mousseline fut une créature parfaite serait abuser de la fiction poétique.—Mousseline avait ses faiblesses. Comme les coquettes, elle tendait des pièges aux étourdis, moucheronnés inconsidérés, papillons volages, qui voltigeaient autour d'elle. Mais y avait-il grand crime à cela?... toutes les belles dames n'en font-elles pas autant ?

Or, pour que nos lectrices puissent connaître à fond l'histoire de Mousseline, il faut reprendre notre récit d'un peu haut.

Au mois de novembre 1661, un homme était enfermé dans un des cabanons de la Bastille; pour nous éviter la peine de décrire son visage, description souvent ennuyeuse pour le lecteur, il nous suffira de citer les vers suivants, qui peignent à la fois son nom et sa physionomie.

La figure de Pelisson
Est une figure effroyable,
Mais quoique ce vilain garçon
Soit plus laid qu'un singe et qu'un diable
Sapho lui trouve de beaux appas;
Moi, je ne m'en étonne pas;
Car chacun aime son semblable.

La Sapho de Pelisson, nos lectrices la connaissent : c'était la belle Scudéri, le gracieux inventeur de la carte du Tendre, celle à laquelle on doit la topographie de l'amour.

Mlle. de Scudéri avait d'autant plus de mérite à s'occuper d'affaires de

sentiment, qu'elle était fort laide : c'est elle qui fit ce quatrain à un peintre auquel elle devait son portrait :

Santeil en faisant mon image
A de son aut divin signalé le pouvoir :
J'aurais mis sa lux dans mon miroir ;
Je l'ai mise dans son ouvrage

Comment Pelisson était-il prisonnier à la Bastille ? C'est ce que chacun sait : il défendit Fouquet après sa disgrâce, et alors que l'avocat-général Talon, au nom du roi, demandait sa tête en expiation de ses menées prévaricatrices. Lorsque Fouquet fut arrêté, ses amis les plus fidèles l'abandonnèrent ; quelques-uns seuls ne désertèrent pas l'autel de l'amitié, et parmi eux, il faut citer Mlle. de Scudéri, Corneille, Molière, Racine, La Fontaine, Mme. de Sévigné et Pelisson.

Une chose singulière à remarquer, aujourd'hui que le roman des *Trois Mousquetaires*, de M. Alexandre Dumas, a popularisé le nom de d'Artagnan, c'est que ce fut précisément M. d'Artagnan, capitaine aux Mousquetaires du roi, qui arrêta le sous-intendant Fouquet et le poète Pelisson. Fouquet fut envoyé à Pignerolles, et M. de Pelisson, incarcéré à la Bastille, avec l'ordre de ne laisser communiquer avec personne. Au moment où commence notre histoire, M. de Baisemau venait d'entrer dans le cachot du détenu.

Eh bien, mon cher poète, lui dit le gouverneur de la Bastille, sommes-nous toujours intraitable ?

—Qu'entendez-vous par là, M. le gouverneur ?

—J'entends, répondit Baisemau, qu'il est certains secrets dont vous êtes le dépositaire et dont la révélation importe au salut de l'Etat.

—M. le gouverneur, répliqua Pelisson, je connais par expérience vos manières persuasives ; vous m'avez d'abord enchaîné avec un espion, sentinelle vigilante épiant mon sommeil, Argus aux yeux malins, cherchant à lire dans les contractions de la douleur, l'expression d'une pensée, le présage d'un aveu.

—Monsieur ! s'écria le gouverneur exaspéré.

—Oh ! monsieur, dit Pelisson, vous êtes un habile diplomate, et ce n'est point à vous qu'il faut reprocher de n'avoir qu'une corde à son arc. Par

Apollon, vous avez plus d'imagination que nous tous, les enfants de la Bohême littéraire. Après l'espionnage est venue la torture : après l'inquisition l'ennui ; vous m'avez retiré mon encre et mes plumes ; vous avez intercepté les lettres de mes amis ; il m'a fallu un ordre du roi pour recevoir ici Racine après son dernier succès.

—Vous calomniez mes intentions, monsieur.

—Oh ! je comprends que vous comptiez sur le découragement ; mais vous comptiez sans la folle du logis, l'imagination, cette fée rose et blonde qui vient s'accorder sur le fauteuil du poète et apporter en chantant, les rimes à son oreille ; je n'avais plus la liberté d'écrire, j'avais la faculté de penser.

—Eh bien ! monsieur, cette faculté vous est-elle ravie ? Avons-nous arrêté l'essor de votre esprit ?

—Oui, répondit le poète.

—Et comment ?

—En m'ôtant la douce solitude, ce silence général des voix humaines au milieu duquel s'élève la voix de l'âme, séraphique harmonie qui, comme l'encens sacré, remonte vers le ciel. Aujourd'hui, je ne suis plus seul.

Et Pelisson montra dédaigneusement du doigt un être accroupi, endormi à terre.

—Le Basque, dit-il, voilà mon compagnon de captivité.

En s'entendant nommer, le second captif releva sa tête appesantie par le sommeil et fit entendre un long rire guttural et satané.

—Avec cet être, il n'est plus de rêverie possible ; la méditation, cette sœur de la prière, a fui l'humide cachot de votre prisonnier. Votre vengeance est-elle assouvie, et avez-vous acquis la certitude que ni la douleur, ni l'ennui, ni le dégoût de la vie ne feront tomber un mot indiscret de ma bouche.

Le gouverneur de la Bastille croisa les bras sur sa large poitrine, fronça ses sourcils, et dit en sortant d'une voix menaçante :

—Patience, beau rossignol, patience, nous vous ferons chanter.

Puis le geôlier tira la lourde porte, et les verroux grinçèrent dans leur prison de fer.

Dès que le gouverneur fut sorti, Pelisson frappa sur l'épaule du Basque :

—La musette, dit-il.